



CODRON - PAYSAGE FLAMAND

LE GRAIN DE FROMENT

C'était un jour d'automne, triste et froid. Dans toutes les haies on apercevait les fruits rouges de l'églantier et du sorbier, et sur chaque feuille le brouillard avait laissé une perle ; partout il n'y avait qu'herbe fanée et feuilles jaunies. Le long des chemins boueux passait de temps en temps un chariot solitaire, dont le conducteur avait un gros cache-nez de laine autour du cou et de temps à autre agitait ses bras pour activer la circulation du sang et se réchauffer un peu. C'était vraiment un jour triste ; les hommes qu'on appelle des poètes se promenaient et se réjouissaient de voir comme tout était triste ; ils mettaient cette tristesse en vers et la vendaient à des journaux illustrés.

Mais ce même jour un homme était sorti pour semer. Avec son sac jeté sur son bras gauche, il s'avancait lentement, et, de la main droite, il épandait le grain dans le sillon creusé par la charrue. Le champ était vaste ; il s'allongeait noir devant lui, sillonné de raies égales qui couraient tout le long, l'une à côté de l'autre. Au loin, il semblait que le champ se rétrécissait mais il n'en était rien. Ce n'était qu'une « illusion optique » du genre de celles dont les livres nous parlent et que jamais je ne serai capable d'expliquer.

Et l'homme alla jusqu'au bout, là où le champ paraissait étroit ; quand il y arriva, il s'aperçut que le champ était aussi large qu'ailleurs, mais ce fut le bout opposé qui lui sembla plus étroit. Et alors il revint sur ses pas, et quand il fut arrivé à son point de départ, il se retourna et revint de nouveau sur ses pas. Il semblait qu'il cherchait l'endroit où le champ était le plus étroit et qu'il continuait d'aller parce qu'il ne pouvait pas le trouver.

C'est ainsi que beaucoup d'hommes passent leur vie. Ils cherchent ce qui est loin d'eux, et, quand ils l'ont atteint, ils se retournent, et, voyant dans le lointain ce qu'ils ont quitté, ils y reviennent, parce que ce qui est loin d'eux les attire toujours. Et de cette manière ils passent leur vie à chercher, et, se laissant tromper par un va-et-vient sans but, ils n'arrivent nulle part et ne trouvent jamais le repos et la paix.

Mais le semeur ne ressemblait pas à ces hommes. A chaque pas qu'il faisait, il jetait un de ses grains — c'était du beau et bon froment bien rond — et les grains tombaient et roulaient et se cachaient dans la terre noire et légère. Et il continua à semer jusqu'au soir. Alors son sac fut vide, et il s'en alla à la maison pour manger et dormir.

Il y eut un grain de froment qui se trouva entre deux mottes de terre noire et humide. Et le grain de froment devint épouvantablement triste. Il faisait sombre et humide, et l'obscurité et l'humidité augmentèrent encore, car le brouillard de la journée s'était, pour la nuit, fondu en une pluie serrée. C'était à désespérer. C'est aussi ce que fit le grain de froment. Et, au risque d'augmenter son mal, il commença à fouiller dans sa mémoire et à en faire sortir tous les souvenirs d'un temps meilleur.

Il pensa au temps où il s'élevait dans un épi svelte, caressé par le soleil, bercé par le vent, se sentant à l'aise, comme un enfant dans les bras de sa mère. Tout le grand champ de blé vert-de-grisé était rempli d'épis sur pied, et là-haut, dans le ciel bleu, il y avait un soleil rayonnant, et toutes les alouettes chantaient depuis l'aube jusqu'au soir. Et alors que le soleil se couchait, il ne faisait ni

froid, ni humide comme maintenant, mais une douce rosée tombait comme une onde rafraîchissante sur le grain chauffé par le soleil et une grande lune d'or brillait doucement sur les champs mûrissants. C'était le bon temps, passé pour jamais...

Car, hélas, le jour terrible vint où la faux siffla dans les champs, et, avec un son rauque, se traça un chemin à travers les épis. Et les moissonneurs lui succédèrent avec leurs râteliers, et les épis furent liés en gerbes et chargés sur des voitures. Le champ entier ressemblait à un champ de bataille, d'où les morts et les blessés étaient transportés sans interruption dans des voitures. Et le jour plus terrible encore vint, où, sur l'aire, le fléau dansa sur le grain doré et le foula sans pitié, comme un soldat qui se bat à l'aveuglette. Et les épis se dispersèrent, les petites familles de grains qui avaient été réunies dans leur verte jeunesse et les grains isolés volèrent chacun de son côté et ne se revirent plus jamais.

Maintenant c'était l'abandon complet, la triste solitude, la destruction certaine... Le grain de froment savait qu'il ne pouvait pas supporter l'humidité : dans ces derniers temps il était devenu sensible... Il se sentait gonfler, son épiderme se désagrégeait. Il sentait l'humidité le pénétrer de plus en plus. Cela ne pourrait plus aller bien longtemps avant que tout entier il ne soit trempé d'outre en outre par cette humidité... Alors, qu'arriverait-il de lui ?

Le jour suivant, la herse passa sur le champ et le grain de froment vint à se trouver dans les ténèbres les plus épaisses, avec de la terre au dessus de lui, de la terre au dessous, de la terre de tous côtés. Et l'humidité resta.

Le grain de froment se sentit bien malade. Il comprenait que quelque chose se brisait et fermentait en lui ; l'eau pénétrait de toutes parts, il n'y avait plus un coin sec dans ses entrailles. C'est comme s'il allait périr.

Alors, il envoya une dernière pensée, un dernier mélancolique regret au temps ensoleillé de sa vie, et il eut cette plainte :

— Ah ! pourquoi fus-je créé si je dois finir d'une manière si affreuse ? C'eût été bien mieux pour moi de n'avoir jamais connu la lumière du soleil et d'être préservé de cette détresse.

Alors une voix se fit entendre à ce pauvre être abandonné, et la voix semblait sortir de l'intérieur de la terre.

— Ne crains pas, disait-elle, tu ne dois pas périr. Abandonne-toi avec confiance et de bon gré et je te promets une vie meilleure. Meurs, parce que c'est ma volonté et tu vivras.

— Qui êtes-vous, vous qui me parlez ? demanda le grain de froment, pendant qu'un sentiment de respect l'envahissait tout entier, car la voix semblait parler à toute la terre, voire même à l'univers entier.

— Je suis celui qui te créa et qui maintenant veut te créer à nouveau, répondit la voix. Alors le pauvre grain qui se mourait, s'abandonna à la volonté de son créateur et ne sut plus rien de rien.

Un matin de printemps, au début de l'année, un germe vert sortit sa tête de la terre humide. Le soleil luisait si chaud que la terre fumait. Et tout en haut, dans le ciel bleu, un nombre incalculable d'alouettes chantaient.

Le grain de froment — car le germe vert n'était autre que lui — regarda autour de lui avec ravissement. Il était vraiment revenu à la vie, il revoyait le soleil et il entendait chanter les alouettes. Il allait revivre !

Alors la jeune plante se sentit gonflée de la joie d'exister, et il lui sembla qu'elle devait, par pure reconnaissance, pousser jusqu'au ciel et le caresser de ses feuilles.

Et c'était comme si la même reconnaissante allégresse eût donné des ailes aux alouettes qui montaient dans les airs aussi haut qu'elles le pouvaient ; à mesure qu'elles s'élevaient, leur chant était plus clair et plus pur.

Et une voix qui cette fois ne venait plus du dedans, mais d'en haut, dit :

— Si le grain de froment ne meurt pas après qu'il est jeté dans la terre, il ne produit rien ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.

Johannès Joergessen.